

## Souvenirs

### MA PETITE ENFANCE

Et vivà l'estiou. (Et vive l'été.)

Vers l'âge de deux ou trois ans, quand je fus à peu près stable sur mes jambes et que mes sens et ma conscience commencèrent à s'éveiller, je pris contact avec le petit monde extérieur qui m'entourait. Oh ! il n'était pas bien vaste mon domaine, mais déjà quel bonheur de sentir qu'il était à moi, qu'il m'était donné pour m'y épanouir. Je pouvais sortir de la pénombre du dedans pour vivre au dehors presque tout le jour, dans la cour délimitée par des murettes de pierres sèches. Plus de plafond bas et noir, mais le grand ciel bleu ruisselant de soleil que tamisait un orme providentiel. C'était là mon séjour d'élection. Pour me mettre à l'abri des dangers les plus immédiats, ma mère m'installait dans une barouette (brouette). Je me revois comme en rêve dans ce château-fort. J'y étais à l'abri des coups de bec de la clutcha (poule mère) toujours en alerte pour protéger sa gourina (sa famille) du groin peu rassurant de la grosse caye (truie). Je ne risquais pas d'être trapizée (piétinée) par les vaches ; tout au plus, allongeant leur mufle, pouvaient-elles me faire, en passant, une caresse baveuse de leur langue rêche.

Mes amusements ? Celui dont j'ai le souvenir le plus précis, parce que probablement le plus passionnant, c'était ma nurserey de petits chats. Ma mère les plaçait à côté de moi dans un paillassou (corbeille à pain). J'avais beaucoup de mal à les maintenir aou gnic (au nid), à les empêcher de s'évader. Je les mettais l'un après l'autre contre mes joues : c'était si doucet, même s'ils m'engraougnai (m'égratignai) légèrement. Ils étaient mes poupées vivantes, je leur donnais des noms d'enfants : « moun frèirou, ma souretta » (mon petit frère, ma petite sœur). Je leur racontais des histoires. Je leur chantais des cantiques. Déjà ce besoin de parler à quelqu'un qui a l'air de vous écouter. Je les gardais tant que la mère chatte ne venait pas rôder et miauler désespérément autour de la geôle où je retenais ses petits, afin que je les lui rendisse pour la têtée. Alors parmi les coumbabessinas (culbutes) ils dégringolaient qui, par terre, qui, sur le dos de la mère. Celle-ci allait s'allonger le ventre au soleil et fermait les yeux d'aise de sentir les petites lippes collées à son flanc et aspirant un peu de sa vie. Déjà je prenais vaguement conscience de l'amour maternel.

Quelquefois, pour changer, ma mère m'asseyait sur un terme (tertre) herbu dans l'hort (jardin) où l'on plantait les choux, les sèbes (oignons), où l'on semait les salades, les pestenailles (carottes). Un jour, occupée à sarcler, la Mariette ne regardait pas toujours de mon côté. Moi, j'ai voulu aussi arracher des herbes et je me suis traînée vers une plantation de jeunes choux que mon père avait mis en terre la veille, et là, mon Lisou s'acharne à tirer des plants de choux tant qu'elle peut en catapier (attraper) autour d'elle, puis elle se déplace et continue son travail jusqu'à ce que la Mariette, étonnée que sa petite soit si tranquille, vienne voir ce qu'elle fait. Malheur ! tout un coin

nettoyé de ses plants !

— Da quellà saloupettà, qu'aco èis qu'a fat ? Toun païrè vaï gibar.

En effet, le Samuel, voyant le dégât :

— Tè pourias bè ènsougnar èn pau maïs' d'aquella petita. Si m'escoutavous, vous fouitarious' touta douas' !

(— Quelle petite « salope », qu'a-t-elle fait ? Ton père va te gronder ! .... — Tu ne pourrais pas surveiller un peu plus cette petite ! Si je m'écoutais, je vous fouetterais tous les deux !)

J'avais toujours un faible pour les chats ; mais quand ils étaient presque adultes et que je les poursuivais pour les attraper, j'avais beau appeler : « — Minou, minou » ; ils filaient se cacher où ils pouvaient, assez souvent dans les seigles, près de la maison ; et la Lisou d'entrer derrière eux dans les blés (seigles) plus hauts qu'elle, traçant péniblement des « drailles » (sentiers) à la poursuite des chats s'enfonçant toujours plus avant. Un jour d'été, fatiguée, elle s'affaissa au milieu de cette savane où elle ne pouvait plus s'avancer et elle s'endormit. Ma mère, affolée d'avoir perdu sa petite se mit à appeler :

— Lisou, Lisou, voun sias, Lisou ? (où es-tu ?)

Mais la Lisou ne répondait pas. Alors quand la petite vachère Caroline rentra avec les vaches, ma mère la pressa de vite les attacher pour venir inspecter avec elle les alentours afin de retrouver la Lisou. Et d'appeler et d'envoyer la « Cana » — le chien — comme s'il se fût agi de la « greille » vagabonde :

— Vaï querrè lou Lisou ! Vaï querrè, moun Titou ! (— Va chercher la Lisou ! Va chercher, mon petit !)

Et la « Cana » s'élançant dans la direction indiquée, se mit à suschar (sentir), d'ici de là, s'enfonça dans une draille. Tout à coup elle se mit à japer joyeusement ; on la suivit et on trouva ma Lisou dormant à crapaoudous' (à croupetons) dans les pailles foulées. Cette fois, elle eut la fessée.

Samuel était à la pêche et ne rentra que vers quatre heures ; on ne lui dit rien de l'escapade. Mais quand vinguet à meïssouner, Samuel èra pas graciosus :

Aquest' an', lou bestial, a trapizà aquiou blas' et fat de draillas de pertout. Aco èis tout adjarà, lou Diablé vou meïssounarià pas'. »

(...Mais quand vint à moissonner, Samuel n'était pas gracieux : — cette année, les

bestiaux ont piétiné ces seigles et fait des sentes de tous côtés. C'est tout écrasé ; le Diable ne le moissonnerait pas.)

De ce petit univers de la première enfance émerge le souvenir du « gros » Ruel. C'était un brave vieillard solitaire dont ma mère avait assumé la garde au prix d'une modique pension. Infirmes, il ne pouvait se déplacer seul, même avec une canne. Je le vois, avec sa calotte, installé au caïre d'au féoc (coin du feu) et l'angle de la cheminée où se trouvait lou chaudeïrou (chaudron) à faire cuire l'oulà (marmite). Quand ma mère sortait chaouïllar (couper les feuilles de choux) un. faix de choux ou rincer la buà (lessive) ou porter les paillasses de pain à cuire au four d'à Pierrot' (de Pierre), elle me confiait à la garde du « gros » Ruel. Elle nous enfermait à clé pour que je ne puisse pas me « sauver ». Mais le pauvre homme était cloué sur sa chaise et lou Lisou èrà lestà maïs qu'au jour d'aneït et pouïssounà. (la Lisou était plus leste qu'aujourd'hui et polissonne.)

Exaspérée d'être ainsi en cage et assurée de l'incapacité à sévir de son gardien, j'en profitais pour grimper sur une chaise et pour arrêter le balancier du relodge (horloge) pour fureter dans le dressoir et sortir les jolies petites tasses fleuries, pour fouiller dans le tirandou (tiroir) m'armer du coutel et me mettre en mesure de tchapoutar la trifolas (taillader les pommes de terre) ou mes doigts. Et le pauvre « gros » Ruel avait beau menacer en brandissant sa canne :

— Lisou ! davalà d'aqui ! Lisou, paousa aqué coutel. Vou dirèi à la maïrè et tè fouïtarà. (Lisou ! descend de là ! Lisou, pose ce couteau. Je le dirai à la mère et elle te fouettera.)

Mais l'enferou (l'inférieure) savait bien que tout ça n'était que du vent et que, se tenant hors de portée de la canne, elle pouvait imaginer impunément quelque autre maillurance (malfaisance).

La seule autorité que mon gardien pouvait exercer effectivement, c'était de ne pas me laisser approcher trop près du foyer où rougeoyaient quelques gros éclats de souche ou quelques pavés de tourbe, car là, il pouvait jouer de la trique. Encore fallait-il qu'il veillât à la bien tenir en main, car il était arrivé que je m'en empare ; alors, j'étais la maîtresse absolue.

Mais le « gros » Ruel connaissait lou jioc (le jeu) et, prévoyant, gardait la bonne carte pour la fin. Il avait toujours dans sa poche une petite provision de figes sèches — c'était la friandise de l'époque - et, quand il se voyait battu, il sortait une fige, la prenait dans son bec et m'appelait :

— Venè veïrè, Lisou (Viens voir, Lisou). J'accourais, grimpais sur ses genoux. Il levait la tête, la tournait de droite et de gauche, toute une mimique pour me faire batailler un peu et aiguïser ma convoitise

jusqu'à ce que j'eusse saisi la figue. Et je riais, et il riait aussi ; je lui enlevais sa calotte pour caresser sa testa vouèira (tête chauve). Quand ma mère rentrait, nous étions les meilleurs amis du monde.

— Vous èn a pas trop' fa veirè, païrè Ruel ? (Elle ne vous en a pas trop fait voir ?)

Et le brave vieux se contentait de hausser les épaules et la Lisou jubilait en attendant la prochaine séance.

## LES ECOLES DU LISOU (de la Lisou)

Dès l'âge de cinq ans, on m'envoya à l'école. Deux raisons : c'était une obligation absolue pour une pupille de l'assistance, sous menace de retrait de l'enfant ; mes parents presque illettrés l'un et l'autre sentaient amèrement le handicap que cela représentait et voulaient que leur fille soit instruite.

### I. — ECOLE DES EYRAUDS.

Au printemps de 1897, ma mère me mit bien proprette, avec une robe qui me descendait aux talons et un tablier de satinette noire qué lusia coumà de soye (qui luisait comme de la soie). Mes cheveux étaient bien tirés sous un béguin de laine en deux couleurs que la Marie d'Armand, la presque châtelaine de la Fayolle du Lac avait « crochetés » pour que je sois un peu « crâne » et que j'entre dignement dans cette nouvelle phase de ma vie.

L'école se trouvait aux Eyrauds dans un « carré » attenant à une ferme. La salle de classe était au premier étage et le logement de la maîtresse au rez-de-chaussée. La distance n'était pas trop grande des Chirobos à l'école, à peine deux kilomètres par les sentiers qui coupaient à travers bois et pâturages. En passant devant la ferme de la Fayolle, chez François, ma mère sonna (appela) les deux plus jeunes filles, Léonie et Amélie, treize et quatorze ans, et qui allaient encore en classe, pour que je fasse le trajet en leur compagnie et sous leur garde. Pour la première fois, elle vint avec moi pour me présenter à l'institutrice. Celle-ci mère d'une famille de cinq ou six enfants était d'âge mûr. La classe mixte était surchargée. J'ai souvenance d'avoir passé de longues périodes, assise sur l'estrade, à côté du bureau. C'était un « grand » qui nous faisait répéter les lettres sur un tableau en carton et nous guidait la main pour nous aider à remplir notre ardoise de bâtons bien droits. Ce n'était guère attrayant. Le principal intérêt que je trouvais à cette école, c'était le contact avec les autres enfants et les jeux collectifs. L'été était le temps des « branles » — rondes dansées et chantées — : « Nous n'irons plus au bois... Derrière chez ma tante y a des pommes à vendre... Trois fois passera, la dernière restera » et à chaque tour, cette dernière arrêtée sous le premier pont devait faire son choix :

— Qu'amas mèis, lou poun ou la pèra ?

— La pèra.

— Eh bé ! passa das'ieu l »

(— Qu'aimes-tu plus, la pomme ou la poire ? — La poire.

— Eh bé ! passa das'ieu ! »

A la fin les joueurs se trouvaient répartis en deux files inégales derrière les deux chefs qui se prenaient les mains, chaque bande tirant de son côté. Si l'un des maillons cédait, les deux queues tirant toujours s'effondraient en une jonchée de bras et de jambes en l'air d'où fusaient les éclats de rire des « durs » et les plaintes de quelques geignards. On se relevait qui se frottant le genou, l'autre un coude un peu contusionné, bien qu'on ait choisi pour cette compétition le pré voisin plutôt que la cour raboteuse.

En automne, quand les tuailles commençaient on s'entraînait pour la pachà (cache-cache), derrière les fagots, les assoutes (soues) des cochons. Par les jours de pluie ou de neige, c'était une festivité de faire la dînette à l'école. Ma mère, dans un grand mouchoir à carreaux, enveloppait mon repas : du pain, un œuf « rond », de la tomme, parfois un morceau de sucre. Quel « extra » de manger ainsi hors de la maison, libre de mes faits et gestes, avec de petites camarades ! On s'installait sur les tables de classe, quelquefois on partageait les portions :

— Si me dounavà èn morcel de saucissà te bailherious la meita de moun ieou / »

(— Si tu me donnes un morceau de saucisson, je te baillerais la moitié de mon œuf ! )

Notre repas était vite avalé, pour qu'il nous restât un bon moment pour jouer, le plus souvent à la maîtresse. Chacune aspirait à cette dignité. Celle qui réussissait à s'imposer allait trôner sur l'estrade, au bureau, essayant vainement d'établir son autorité à coups de règle et d'apostrophes :

Toi, Lisou, qu'est-ce que tu as à rigoler comme une « simple ». Tu m'écriras une page de poires.

— N'ai éna pageà toutà prestà, l'ayous faità per la maistrà ! »

(— J'en ai une page toute prête, je l'ai faite pour la maîtresse.)

Alertée par le vacarme, la vraie maîtresse montait et la pseudo dégringolait au plus vite de l'estrade : c'était un fou-rire général.

Mais la maîtresse était une brave mère de famille ; pourvu qu'il n'y eût pas de gros dégâts, elle se contentait de nous dire :

— Allez dehors, maintenant, vous faites trop de bruit, vous me cassez la tête. »

H. - UNE ECOLE BUISSONNIERE.

J'avais six ou sept ans. Pour aller à l'école, je faisais maintenant toute seule le trajet par les sentiers à travers bois et pâturages. D'ailleurs ma mère, du belvédère des Chirobos, guettait, de temps à autre, pour s'assurer que le point noir que j'étais, suivait bien son chemin sans trop muser.

C'était un jour où on faisait cuire la fournée de pain. Mon père chauffait le four d'à Pierrot (de chez Pierre) (c'était bien à dix minutes de la chaumière). Ma mère m'avait mise sur le chemin :

— Au mis, t'amusès pas èn routà !

(— Au moins ne t'amuse pas en route /)

Elle divisait en six ou huit pannetons ronds, la pâte qui avait levé toute la nuit, les jetait dans les « paillasses », les saupoudrait de farine, et les approchait à mon père qui descendait jusqu'à la route pour la décharger. Elle remontait au galop chercher un autre faix : une corbeille sur la tête et l'autre sous le bras. Elle faisait ainsi trois ou quatre voyages. Parfois une voisine, la Finou d'à Gory lui disait :

— Vous dounarèi èn cop de mau, Riettou (erran tant d'amias aubé ma mouma /)

(— Je vous donnerai un coup de main, Mariette (elle était tant amie avec ma mère)

Quand toutes les grosses tourtes étaient au four, ma mère revenait chercher les gâteries enfournées en dernier lieu. L'escoubasse, petite tourte plate qu'on mangeait encore tiède avec du beurre. Quel régal !

— Ya bé, cinquant ans que n'ai plus mangè d'escoubassà : (Il y a bien cinquante ans que je n'ai plus mangé d'escoubasse /)

Et la « douça » (la douce) ? C'était une bouillie de farine de seigle délayée dans de l'eau tiède ; on y ajoutait un peu de sucre et beaucoup de fruits coupés : poires, pommes, figues ; on la mettait dans une grande terrine, on la saupoudrait de farine et on l'emportait cuire au four. Acoèrè surtout l'hiver qué fasian la douça. A fi de veilla, la maire soutià lou gran plat de terrà, fasia clapetar la douça au pé d'au fioc, lou pausavan sus èna tàula à tri pés aranda lous' veilhaïres ; las fennes pausavan lou carrel et chascu, dà soun las', obé èn culhérou, pousava dins lou plat.

(C'est surtout l'hiver qu'on faisait la douce. A la fin de la veillée la mère sortait le grand plat de terre, faisait tiédir la douce auprès du feu, la posait sur une table à trois pieds près des veilleurs ; les femmes posaient leur carreau, et chacun de son côté, avec une cuillère, puisait dans le plat.)

Mais direz-vous, qu'est devenue dans tout cela la Lisou qui allait à l'école ?

Voilà : en traversant un pré, elle rencontre la Rachel de Drevet qui « soignait » (gardait) ses vaches, et plus loin, d'autres petits vachers :

— Lisou, restà aubé nous autres ? nous amuserèn bièn.

— Mais si ma maire mè veyà ?

— N'aya pas por. Ta maire es'trop èn coursa per pourtar soun po à Pierrot ! »

Et lou Lisou, trop countenta de far dè counbabesinà aubé tous lous autrès !

Mais la Mariettà, èn se rendènt à Pierrot' pourtèt èn cop d'eil au troupelou dè gamins' au mei dau pra :

— L'on diria bè que y à lou Lisou 1 »

Vaï pausar sa paillassas et à la course arriba au pastoral.

— Aco eis aqui qué fas l'escolà ?

L'y lèva sa peillas et l'y apejà una fouettà de mo dé mestre.

La maire Julie de Drevet creya bien de l'y garar de sou des ;

— La fouité pas' ; aco eis lous' petits qué l'an accoucoula. »

Mais la Mariette ne vouguet rien auvir.

(— Lisou, reste avec nous autres, on s'amusera bien — Mais si ma mère me voyait ? — N'aie pas peur. Ta mère est trop en course pour porter son pain à Pierrot. Et la Lisou, trop contente de faire des culbutes avec tous les autres ! Mais la Mariette, en se rendant à Pierrot, porte un coup d'œil au troupeau de gamins au milieu du pré. — L'on dirait bien qu'il y a la Lisou. Elle va poser son paillason et à la course arrive au pâturage. — C'est là que tu fais l'école ? Elle lui lève ses cotillons et lui applique une fessée de main de maître. La mère Julie de Drevet croyait bien de l'enlever de ses doigts. Ne la fesse pas. Ce sont les petits qui l'ont entraînée. Mais la Mariette ne

voulait rien entendre.)

Elle ne voulait pas que je prenne ces habitudes. Et de fait la Lisou a gardé un souvenir un peu cuisant de cette correction. Je n'ai pas ouï dire qu'elle eût envie de recommencer. Pènsa veïre ! Qu'èn despèit: lou Lisou pourtava gis de brayes et devant tous aquious gamins... !

(Pensez voir ! Quel dépit, la Lisou ne portait pas de culotte et devant tous ces gamins... ! /)

## AUTOUR DU TEMPLE

### 1. — L'ECOLE DU DIMANCHE.

Ma voisine, la Léonie d'à Françoüs (de François) me parlait souvent de l'Ecole du Dimanche, au Temple, où elle allait assidûment, et où son aînée, la Génie (Eugénie) était monitrice. On y chantait des cantiques, on y racontait de belles histoires, on n'était jamais en retenue. Les monitrices donnaient quelquefois des bonbons... Cette école me semblait bien plus alléchante que celle de la semaine. Mais ma mère jugeait mes jambes un peu courtes pour faire le trajet jusqu'au Chambon.

Je dis à Léonie :

— Demandà-vous tu à ma maïre.

— Mariëtta, ara què fai bouan tems, lou Lisou pouïria bè vegnir aubè ièu à l'Escolà de Dumingea ? N'aourious bien souen.

(— Demande-le toi, à ma mère. — Mariette, maintenant qu'il fait beau temps, la Lisou pourrait bien venir avec moi à l'Ecole du Dimanche. J'en aurai bien soin.)

Et ma mère me confia à la Léonie et à la Génie.

Je ne savais pas encore lire couramment, mais la Génie me faisait répéter plusieurs fois mon verset devant ma mère ; nous jouions à celle qui saurait le récit la première. De même pour les cantiques. J'apprenais à peu près par cœur à l'audition, les plus chantés : « Debout sainte cohorte... — Le signal de la victoire... — Je voudrais être un ange... » Avec ma mère, nous tâchions de les retrouver sur le petit recueil sans musique et nous les répétions ensemble, déchiffrant et devinant tout à la fois. Je crois bien qu'avec les quelques éléments de lecture acquis en classe, j'ai appris à lire sans ennui par cette méthode globale inédite.

### 2. — LA MARION.

La pourteso (la concierge dit Temple), la plus ancienne dont je me souviens, c'est la Marion, courtaude, grossette, avec sa coiffe, son caraco et son « fauthial » (tablier) à grandes poches. Elle ne savait pas lire, la Marion, et elle parlait aussi aux pasteurs « mèita françès, mèita patouès » ; mais elle remplissait sa fonction comme un sacerdote, avec une conscience et un dévouement exemplaires. Le Temple, c'était « son » Temple, et le pasteur, son Bon Diaou. Quelques notables en capote et en souliers, étaient « ses dames », vénérées et choyées. En hiver, elle préparait une armée de chaufferettes et avant le culte, ou au début, en chaussons, comme une souris, elle trottnait d'un banc à l'autre, faisant passer le chauffe-pieds, à telle ou telle de ses dames qui lui glissaient une obole dans une de ses grandes poches. Et la poche recélait souvent un œuf frais que Marion tenait bien au chaud pour le faire gober au pasteur, histoire de lui éclaircir la voix. Et « Moussu » Bertrand avait beau lui dire : — Mais, Marion, pourquoi vous me le couvez ? ». — Per què siavà coumà si la poulà vègnà de lou faire !

(— Pour qu'il soit comme si la poule venait de le faire !) Coèro dau temps de Moussu Du Pasquier, èn Suisse grand marchaire. Era pas questiou d'avèr èn auto, mais lou vélo roulava partout. Counissia toutas la peyras d'aus pètics chamis. L'huver, lou mègnistrè cragna pas la burlà, ni la coungnièrè, aubé sa moullètières, soun long bastou et sa grossa vesta d'avelou.

(C'était du temps de Monsieur Du Pasquier, un Suisse grand marcheur. Il n'était pas question d'avoir une auto, mais le vélo roulait partout. Il connaissait toutes les pierres des petits chemins. L'hiver, le « ministre » ne craignait pas la burle, ni les congères, avec ses molletières, son long bâton et sa grosse veste de velours.)

Donc, la Marion était encore concierge. C'était au mois de juin, quand toutes les « balayes » (genêts) sont fleuries comme des jardins. Il devait y avoir une rencontre d'U.C.J.G. au Chambon. Il fallait donner au Temple un air de fête. Le samedi, M. du Pasquier prend une bande de jeunes et ils vont dans les balayes en fleurs couper des fagots de tiges fleuries et odorantes. Et on revient disposer ces branches sur les socles des piliers, sur la rampe de l'escalier de la chaire, partout où l'on pouvait en accrocher.

Nostrà Mariou que sabia rièn dè tout aco, à lou vèprè s'en vè far èn tour èn soun Tèmpè per veïre si tout ès bièn èn ordèrè. En badant la portà s'arrestà net, sous dous püns su sas hanchàs :

— Moun Bouan Diaou, qu'es aco ? Dè balais èn moun Tèmpè ! Co'eis pas poussiblè, co'eis pas èn estable. Si vouillian de flours, pouvian pas mou dire ?

Rougea de coulèra, se bouta à despendoular tous aquiou balaïs et que -t'èn porté dé brassas darrier lou Tèmplé per far dé fems (car il faut dire que les paysans se servent des genêts pour faire la litière des vaches).

(Notre Marion, qui ne savait rien de tout cela, dans l'après-midi, s'en vient faire un tour dans son Temple pour voir si tout est bien en ordre. En ouvrant la porte, elle s'arrête net, ses deux poings sur ses hanches :

— Mon Bon Dieu, qu'est ceci ? Des genêts dans mon Temple ! Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas une étable ! Si on voulait des fleurs, ne pouvait-on pas me le dire ?

Rouge de colère, elle se met à dépendre tous ces genêts et que je t'emporte des brassées derrière le Temple pour faire du fumier...)

— Mais,, belèu, lou Mènistrè sèra pas content.

Et ma Marion d'anar far lou tour d'au lhoc.

— Me dounaria pas quauquès gentès bouquets per gargnir moun Tèmpè, y a ènna granda festa demo ?

— Bien sûr que si, quant aco èis vous, Marion et per vostre Temple. Et la dumingea dè mati, la Marion triomphante attend Moussu du Pasquier que troubet dès margaritas, des pivouanas, des lilas ; d'iris, des roses à la plaçà d'au balais. D'au balais qu'il regrettait bien un peu !

— J'en ai bien troubé, moi, des braves fleurs ! »

(— Mais, peut-être que le Ministre ne sera pas content ? Et ma Marion d'aller faire le tour du village. — Me donneriez-vous pas quelques jolis bouquets pour garnir mon Temple ? Il y a une grande fête demain.

— Bien sûr que si, quand c'est vous, Marion, et pour votre Temple.

Et le dimanche matin, la Marion, triomphante, attendait Monsieur du Pasquier qui trouvait des marguerites, des pivoines, des lilas, des iris, des roses, à la place de ses genêts. De ses genêts qu'il regrettait un peu.

— J'en ai bien trouvé, moi, des « braves » fleurs ! »

## LOU MENISTRE ET LOU MEDECI

Cela remonte au moins à cinquante ans, le pasteur, Moussu Bertrand, et le médecin, le Docteur Riou, se rencontrèrent en visite chez un malade, du côté de Cheyne.

Lou Jean-Pierrou èra cougea au leit-placard à la cuisinà. Lou médeci èisaminet lou malauté et lou mènistrè legiguet la paroulà et faguet la prièrà. Quand s'apprèstèroun à s'en anar, l'Ysabeau sè bottà èn travers dè la porta.

— Mais ana pas partir sans rièn pèndrè. Ena pètità aumelèta aco sera viste fat.

Et de cassar lous èus et dè boutar la pella su lou trépied et en'ala dè balais.

— Et tu, petitote botta vistè la taulà. Prent lou lhinsol qu'ès su la cougea d'au poupa, aco approuprira la taulà. (Voulia far hounour à sous' hotes, l'Ysabeau).

Et lou po su la nappa et lou burè et lou picaudou... Lou médeci gitava des cop's d'echs espauris à Moussu Bertrand.

(Le Jean-Pierre était couché dans le lit-placard à la cuisine. Le médecin examina le malade et le ministre lut la Parole et fit la prière. Quand ils s'apprêtèrent à s'en aller, l'Ysabeau se mit en travers de la porte.

— Mais, vous n'allez pas partir sans rien prendre. Une petite omelette, ce sera vite fait.

Et de casser les œufs, de mettre la poêle sur le trépied et une flambée des genêts.

— Et toi, petite, mets vite la table. Prends le linceul qui est sur la couche de papa, cela « appropriera » la table. (Elle voulait faire honneur à ses hôtes, l'Ysabeau !)

Et le pain sur la nappe et le beurre et le picodon...

Le médecin jetait des coups d'œil épouvantés à monsieur Bertrand.

Moussu Bertrand faï la sourda aureilla et s'assèta, d'au tems que lou médecin faï èn tour défora. Et l'Ysabeau era tant countenta de payar goustar à soun mènistré.

(Monsieur Bertrand fit la sourde oreille et s'assit, pendant ce temps le médecin fit un tour dehors. Et l'Ysabeau était si contente d'offrir un goûter à son pasteur.)

— Votre omelette est délicieuse, Ysabeau, et votre picodon meilleur encore, et le café infusé dans le petit bichon devant le feu.

Ena fès défora lou médeci versa sa bila :

(Une fois dehors, le médecin déversa sa bile)

— On n'a jamais idée du manque d'éducation de ces gens-là ! Mettre le drap du malade en guise de nappe ! Et vous, vous acceptez de bonne grâce cette invitation. Moi, je n'aurais pas pu avaler une bouchée.

— J'ai vu que cette femme était si heureuse de nous offrir ce goûter ; pourquoi lui

faire de la peine en lui refusant ?

Aco nous mostra jusqu'ouint anava la bouènta de Moussu Bertrand. Et coumprenez que tous Ions viès què l'an counaïssu n'èn gardan èn souvegnir sans parièr.

(Cela vous montre jusqu'où allait la bonté de Monsieur Bertrand. Et comprenez que tous les vieux qui l'ont connu en gardent un souvenir sans pareil.)

## UN NOËL DU LISOU (DE LA LISOU)

J'avais une douzaine d'années. Mes parents avaient quitté la chaumière des Chirobos pour prendre une ferme plus importante à la Bourghea.

C'était un jour de Noël du temps de Moussu Bertrand. Comme je l'attendais cette fête de lumière et de joie ! Le matin, ma mère était allée au culte ; avant de partir, elle m'avait dit :

— Lisou ! Si volès annar à l'abrè, couita te vistè pèr far tous dous' quarts dès pountas.  
»

(— Lisou ! Si tu veux aller à l'arbre arrange-toi vite pour faire tes deux « tours \* de dentelle. »)

C'était la dentelle aux fuseaux : j'avais un carreau entrinqué (un métier tout préparé) et j'étais taxée à faire, les jours d'école, un tour du rouleau. Après le repas de midi, pendant que les camarades allaient user leurs esclots (sabots), en jouant à la marelle, je faisais sauter les fuseaux prestement pour ne pas arriver en retard à l'école. Et les jours de congé, c'était deux ou trois tours de rouleau. La pièce de douze aunes se vendait, chez la Mélanie, vingt cinq ou trente sous. L'argent que je gagnais ainsi était mis en réserve pour m'acheter quelques fantaisies utiles : un « dessus de tête », car j'avais réussi à convaincre ma mère que le bonnet était par trop désuet pour aller à la « grant' escolà » et qu'aquellas' mougignas' dà Tchambou se mouquavan' dè ma « crèquà ».

(...à la grande école et que les mijaurées du Chambon se moquaient de ma « crèque ».)

J'enviais aussi un joli ruban pour nouer un flouquef (nœud) dans mes cheveux tressés bien serrés ; un petit fautial à bavettà (tablier à bavette) pour protéger la robe des dimanches. J'y prenais mon petit sou pour la collecte et quelquefois j'avais le droit de disposer de deux sous pour acheter de petits bonbons présentés dans des bocaux alignés à la fenêtre de l'épicerie de Louisou, devant laquelle les écoliers de la Bourghea passaient quatre fois par jour et dévoraient des yeux qui, les bonbons petits pois bien verts, qui, les petits fagots de bâtons d'aygarillissa, (de réglisse), voisinant avec les merluches aplaties, suspendues par la queue.

Vous pensez bien que le Lisou se débrouillait pour avoir fait son « quart » de pointes et partir assez tôt pour la Fête de l'Arbre.

Ces chalendas étaient gealantas ; mais la tchallà èra faîte su la routà entrè la cougneïras.

(Ce Noël était froid, mais la trace était faite sur la route entre les congères.)

Il faut dire que mon père aimait bien aller faire son « tour de Chambon », les dimanches et jours de fête. C'était le désespoir de ma mère :

— Troubarà bèa s'embournar aubé Pierre ou Paul. Quau sap quand sè rendra ?

(— Trouvera bien à s'engager avec Pierre ou Paul. Qui sait quand il rentrera ?)

Mon père était donc parti dans la matinée après avoir abéura (abreuvé) les vaches. Il fallait bien qu'il allât s'abreuver à son tour ! Et il n'était pas rentré pour midi.

Avant que je parte, ma mère me dit :

— Lisou, toun païre sera tout èn ribota. En sourtènt de l'Abrè anarès far èn tour per lous caféaus et farès èn sortà de l'agure.

(...Ton père se sera mis en ribote. En sortant de la Fête de l'Arbre tu iras faire un tour par les cafés et tu feras en sorte de le ramener).

Et voilà ce sombre nuage sur ma fête.

Je partis enveloppée dans un grand châle de pilou. En passant, je sonnais la pètitas d'à Lebrat (appelait les petites Lebrat) et en bavardant, je chassais la perspective du retour. Dans la cour du Temple, je retrouvai mes compagnes de groupe avec ma monitrice, Virginie de la Bruyère, devenue diaconesse. Monsieur Bertrand, tout rayonnant, saluant du regard, du sourire ou de la main, petits et grands, s'affairait pour organiser la rentrée afin que tout se fît en bon ordre au moment où la porte consignée s'ouvrirait à double battant pour l'entrée triomphale au chant de « Mon beau Sapin... »

Qu'il était beau, en effet, à nos yeux d'enfants, le sapin éblouissant ! Cette année-là, il était particulièrement garni. Ces dames avaient inauguré une nouveauté : au sommet de l'arbre, un ange était posé, les ailes ouvertes, la robe vaporeuse et la tête blonde où scintillait un diadème. Quel émerveillement ! Les petits surtout, pointant leur index vers la cime de l'arbre :

— Veï, l'andgè què volà, coum'i g enté ! (Vois l'ange qui vole, comme il est beau).

Monsieur Bertrand souhaita la bienvenue à tous. Quelques bons élèves, juchés sur une table, récitèrent des fragments de la Nativité, entrecoupés des cantiques traditionnels : « Ecoutez un saint cantique... » « Allons tous avec la Mages... » Madame Bertrand chanta de sa douce voix, un lieder sentimental. Puis ce fut le tour du « gros » Lebrat de la Bourghea. Il avait toujours en réserve une faribole en patois : « Lou pètit rèïnard de Pey Broussou qu'aya mangèa trop de picoudòs et sè lamentavà : ieu ly volè pas tournar, ieu mé volé réfourmar » ou « la vachà nèïra da lous Panneyrous qu'a cassà tous lous bitchous... » et souvent une version patoise d'une fable : « La cigala ayà chantà tout l'estiou su' lous abrès d'à Riou... » Tout lou: monde se divertia, lou paire Lebrat COUDla lous autrès.

(...Le petit renard de Pey Brousson qui a mangé trop de picodons et se lamente : Moi, je ne veux pas recommencer, je veux me réformer ou « la vache noire des Panneyrons qui a cassé tous les pots à lait... » et souvent une version patoise d'une fable : « La cigale ayant chanté tout l'été sur les arbres de Riou... ». Tout le monde se divertissait, le père Lebrat, comme les autres).

Le recueillement revenu, toute l'assemblée entonnait d'une seule voix : « Salut, Blanche Etoile... » qui nous transportait « au plus haut du ciel ». Les grandes personnes se retiraient et les groupes restaient pour recevoir les cadeaux. Cette année-là, c'était un almanach-placard des Ecoles du Dimanche, bien roulé pour l'emporter sans dommages, une orange, trois papillottes que je serrais dans ma poche. Les bougies étaient presque toutes éteintes, il fallait sortir, quitter cette atmosphère tiède et parfumée. Et la Lisou se retrouvait dehors, prenant contact avec la réalité froide pour son jeune corps frissonnant et pour son cœur un peu angoissé.

Où était le père ? Le trouverait-elle pour le ramener ? Prétextant quelque commission, elle refusa de partir avec ses amies et monta au village suchar (sentir) derrière les vitres des cafés. Chez « Ugènà » elle vit le père bien ataulà aube Drin'dollà, Jean Feillà et lou fauré.

Je me dirigeai timidement vers eux :

— Te vegnious quèrrè, Poupa, si vouilla vègnir aubé ieu.

— Assèta-tè ; moun Lisou ; atchabèn la bouteillà et m'en vauc aubè tu. Ugènà ! agu èn café per aquella pétita. Ieu l'amé ma pétita ».

(...bien attablé avec Adrien, Jean Feuille et le forgeron... — Je venais te quérir, Papa, si tu voulais venir avec moi.

— Assied-toi, mon Lisou ; nous finissons la bouteille et je m'en vais avec toi. Eugène ! Apporte un café pour cette petite. Moi je l'aime ma petite. »

Je savais que ces démonstrations exubérantes étaient le signe d'une certaine ébriété et je commençais à appréhender le retour, en buvant mon café. Comme il me l'avait promis, on égoutta les verres, on se leva et en trèmpaléant (vacillant), on descendit les quelques marches du café.

— Au mis' filà aubé ta pétita ; Samuel, té saqués pas à Freydier, recommanda Ugèna.

(Au moins, file avec ta petite, Samuel, et ne rentre pas chez Freydier, recommanda Ugène.)

Et me voilà soutenant mon père par le bras, descendant la route du Temple. Heureusement, il faisait déjà nuit et la route était déserte et j'aurais eu honte de rencontrer des connaissances. A chaque pas, je me sentais déséquilibrée par la masse que je retenais péniblement. Mais, tout à coup, elle m'entraîna et patatras, barioulavan' tou dous sur la néou, moun armanhac d'èn las' et moun poum' d'aourandgé de l'aoutrè. Heureusement, personne n'était là pour rigoler et faire des réflexions narquoises : « Quèntà gouapà aqué Samuel. » (ce n'est pas un bon moyen pour relever un buveur et ce n'est guère charitable pour sa femme et ses enfants.)

(...roulons tous deux sur la neige, mon almanach d'un côté et ma pomme d'orange de l'autre... » Quelle gouape, ce Samuel ...)

Comme ces culbutes se renouvelaient plusieurs fois le long du trajet, nous n'arrivions pas vite à la maison et, ma mère inquiète, s'était mise en route avec sa lanterne. Elle nous rencontra à l'entrée du village et ne put s'empêcher d'admonester mon père :

— Eh ! bé, per èn jour de Chalendas, n'as pas despeït dè tèrendre fiollllè aoub' aquellà petità touta gealà,

— Et ! Peymartinà, si taunas, l'èi torné !

Et moi, de dire à ma mère : — Quesa-té, gibarès demo. »

(...— Eh ! bien, pour un jour de Noël, tu n'as pas de dépit de te rendre saoul avec cette petite toute gelée. — Eh ! Peymartine, si tu ronfles comme un bourdon (si tu m'agaces) j'y retourne... Tais-toi, tu gronderas demain /)

Nous arrivons par le petit chemin des agrevous (houx). La tante Isabeau attendait avec la soupe chaude. Mon père en mangea une écuellée, je l'aidai à se mettre au lit :

— Faï mé èn poutou, moun Lisou ; t'amé bien, ma petità. » (Fais-moi un baiser, mon Lisou ; je t'aime bien, ma petite).

Maintenant les deux femmes, avec leurs carreaux sous la lampe allumée pour le soir

de Noël, demandaient au Lisou de leur raconter la Fête de l'Arbre et la chaude lumière chassait encore une fois les ombres glaciales de la nuit. Je déroulais mon almanach tout fripé par les chutes : il était illustré, je crois bien, d'un « Ecce Homo » couronné d'épines. Je sortis mon orange et la leur fis sentir. Je voulais en jouir un peu avant de la sacrifier. Je la plaçai sur un verre dans le buffet à côté du « Petit Jésus » en sucre que mon père m'achetait invariablement pour chaque Noël. Et un soir à la fin de la veillée, on partagerait ces friandises sacrées.

## LE VIEUX CHAMBON

Il y a une bonne centaine d'années, le village du Chambon n'était pas si « relevé » qu'aujourd'hui. On n'y voyait guère que quelques chaumières accrochées sur le versant sud qui descend vers le Lignon. La nouvelle route Tence-Saint-Agrève, avec embranchement sur le Mazet, n'existait pas, le pont non plus. Ce n'est qu'après leur construction que s'élevèrent quelques maisons plus confortables, des boutiques et des auberges.

Sur la route de Tence, au débouché du raidillon de la forge, la boutique du tailleur-aubergiste « Eyraudou » (le petit Eyraud). Certains soirs de dimanche, il s'y livrait des batailles à tout casser entre les « Faynauds » et les « Chambounaïrès » (Gars de Fay et du Chambon). Une sourde rivalité existait entre les deux bourgs souvent à propos des filles. Les tabourets et les bouteilles volaient, le sang giclait. Les Faynauds s'en retournaient, bosselés, la rage au cœur, se promettant bien de revenir avec du renfort pour prendre leur revanche. Mais lou Chambounaïrès èran bièn as eous' et maïs' bouliquets què lou Mountagnès.

(Mais les Chambonnais étaient bien chez eux, et plus bouillants que les Montagniers.)

En face d'Eyraudou, le grand-père, Gustou d'à Jouve avait fait bâtir la maison qui a encore très belle allure avec, en bas, la fargeà (forge) et sur la chaussée, la boutique d'épicerie, mercerie, charcuterie, tenue par la « Nanettà », toujours accueillante et accommodante. Sur le côté de la porte, la tête du cochon frais tué, servait de réclame.

Vers Saint-Agrève, quelques auberges ou relais devenus hôtels : Chalaye, Debard... les boutiques du tailleur Pelissier, de la couturière, la Louisa de l'Abel. C'est elle qui m'avait fait mon cotillon blanc et ma robe noire de communiant avec le voile blanc prêté par une ancienne, le tout arrivant sur les talons. Comme il avait neigé la veille, il y avait une « gaffe » boueuse qui fit que mes blancheurs de communiant en furent légèrement éclaboussées.

Avant la construction des routes, la voie principale était la voie dite « romaine », à gros pavés, maintenant rue de l'Eglise. Elle aboutissait, en bas, à un gué du Lignon et, en haut, elle passait derrière le presbytère pour monter par le chemin de Molle et rejoindre la vieille route de Tence à Saint-Agrève.

Sur les côtés de cette voie, se trouvaient les principales habitations : quelques maisons de notables et de commerçants catholiques ; à gauche, la cure, l'église, le cimetière catholique ; à droite, la belle maison des Mazoyer, englobée maintenant dans l'Hôtel du Lizieux ; la maison Varnier : la Miou da Varnier, avec une charrette et un petit âne offrait la persias, la pèras', les auriolas' ; tout aco se vèndia aou quarteyrou, et vous n'èn boutavà ènna pugnà d'estrennà :

— Soun' tant bonnas'. Co èis pas èn la bouchà, qu'aco èis èn l'embougnic'.

(la pêche, la poire et les prunes : tout cela se vendait au quarteron, et l'on vous en mettait une poignée d'étrene :

— Elles sont si bonnes. Que ce n'est pas dans la bouche, que c'est dans l'ombilic.)

Il y avait aussi le clos des Béates et la Mairie, la vieille Ecole avec une seule classe de garçons et une seule classe de filles. A gauche, de vieilles chaumières dominaient la rive haute du Lignon : « Lou Pèndens » (comme suspendus). Encore plus près du Lignon, quelques très vieilles maisons, notamment la maison Girard attendant au moulin et sur l'embranchement de droite, celle de la « Maretta », rebâtie par Gustou Chave ; en face, la très vieille maison Bruyère, l'ancienne Ecole libre protestante, la maison Brottes, charbons ; tout cela démoli et rebâti (Hôtel des Mélézes) ; à l'emplacement de la dernière construction scolaire, le « Creu » du premier Temple rasé vers 1680 et reconstruit à l'emplacement actuel vers 1820.

## QUELQUES TYPES

### I. — JEAN LOYE.

La petite anecdote suivante, racontée par ma mère, se situe vers 1860, avant la construction du pont. La grand'aiga (le Lignon) se passait sur des sautières (pierres posées en travers du courant) à l'endroit où arrivait la charreyrà (la route) qui descendait sous le temple et remontait sur l'autre versant jusqu'à la route du Mazet ; il en reste encore la trace.

Quand l'eau était un peu forte, les paysans retroussaient leurs brayàs (pantalons) et passaient à pieds deschaus (à pieds nus). Mais les damettes et damiselles avaient recours au passaïrè, Jean Loye, le bèguè (le passeur, Jean Louis, le bègue). Il n'y avait point de bateau. La chargeavà à patairè, sur son échinà (Il les chargeait à cheval sur son échine). Comme c'était la mode des crinolines, il n'aurait pas pu les tenir avec cet engin. Il leur faisait lever lou coutillou (les cotillons) sur la tête. Et, tout bèguè què fusse, lhi arribavà dè la pimpinar èn pauc à la cueïssès' (Et, tout bègue qu'il fût, il lui arrivait de les pincer un peu vers les cuisses). Et de gigoter, de piailler. Quand Jean Loye était arrivé au beau milieu de la rivière, il s'arrêtait :

Bou... bou... bougressà, si rèpità mèis, tè fou... fou... foutè dièn l'aigua. (Bougresse, si tu remues davantage je te fiche dans l'eau).

Jean Loye faisait aussi le berger communautaire. Au mois de mai, quand les bêtes pouvaient trouver leur vie dehors, le berger, tous les matins, rassemblait les troupeaux' dè féas dè chaq' establou (les petits troupeaux de brebis de chaque étable) et les menait paître d'ici, de là, dans les cumines (pâturages communaux). Quand il rentrait, à la fin de la vesprée, chacun venait reconnaître ses bêtes.

Souvènt quauque renairè lhi troubav' à toundrè :

Soun' bièn transias', Jean Loye, las' a pas bièn faitas' mandgear. Nè... nè... nè... taoulà nè... nésé boutà, ièu nè... nè... nè pas tègnir né babinas'

(Souvent quelque grogneur lui trouvait à redire : — Elles sont bien efflanquées, Jean Loye, tu ne les as pas bien fait manger. — La, la, la table était mise, moi je ne tiens pas leurs babines.)

## II. - RICHARD LE ZOUAVE.

Il se détache sur le fond de mon enfance comme un héros de légende. Il a pourtant réellement existé. Je l'ai bien connu : c'était mon ami, et j'en garde un souvenir toujours ému.

C'était Richard le Zouave. Il avait servi pour la France aux zouaves d'Afrique et n'en était pas peu fier. C'était un grand enfant sans famille. Quand il entra au service, il s'arrangea pour venir en tenue de zouave : la brayas', rougeas', bouffantas' et lou calot rougé aubé lou pompon' pandoulant', la pèl brûlà coum' èn bicot.

(...le pantalon, rouge, bouffant, et le calot rouge avec un pompon qui pendait, la peau brûlée comme un arabe.)

Je ne l'avais jamais vu avec des chaussures, toujours à pieds dèschaous' (déchaussés). Il faut dire que, libre de toute entrave, il passait les hivers au pays du soleil, dans le midi, en Espagne... Il revenait dans la région pour la belle saison. Et qünt' allurà : la testà nautà è grand coullier de l'ordrè daou zouavès, coumo disia.

(...et quelle allure : la tête haute et un grand collier de l'ordre des zouaves, comme il disait.)

Il se l'était fabriqué avec des médailles, des pièces de monnaie, ramassées ici et là, qu'il avait percées et enfilées sur un fil de fer. Ça lui tombait jusqu'à l'estomac. Et co lusia, co tintoulava. La première fois que je le vis, il me fit presque peur. Pourtavà èn

gros bastou aub' ènà grossà testà taillà aoù bouès d'agrèvou et si durà què n'auria poudù assoumar èn chi trop' affourtènt'.

(...et ça luisait, ça tintinabulait... Il portait un gros bâton avec une grosse tête taillée dans du bois de houx et si dure qu'il aurait pu assommer un chien trop entreprenant).

Et que faisait le Zouave pour vivre ? Il ne se serait jamais abaissé à mendier. Mais tout le monde savait que Richard était ramoneur. Il portait dans un sac, son hérisson, ses cordes, et à la fin de l'hiver, passait d'une ferme à l'autre pour saluer ses amis et offrir ses services. Comme les hirondelles, il annonçait le printemps. Il parlait toujours français, comme un gros bourgeois, et tutoyait tout le monde. Avec toutes ses médailles, je le prenais pour un grand personnage, j'aimais qu'il me parlât des beaux pays ensoleillés qu'il avait visités. Je le regardais grimper, leste comme un chat, à la cime d'au fournèl (au haut de la cheminée). En tirant son hérisson, chantavà coum' ènnà alauveta (il chantait comme une alouette). M. Bertrand, le pasteur, s'était fort intéressé à lui et l'invitait souvent à manger une soupe et à venir à la réunion de réveil qu'il faisait à la veillée dans le grenier du presbytère. Richard, bon enfant, appréciait cette table toujours ouverte, quand il ne savait où aller souper. A ces réunions, il avait appris des cantiques qu'il répétait à tue-tête en râclant la suie. J'aimais beaucoup l'entendre chanter et je fredonnais les cantiques avec lui. C'est lui qui m'avait appris : « J'ai soif de ta présence... » et « Sur toi je me repose... »

Comme Richard ne savait pas dire « non » quand on lui offrait un verre de vin, il lui arrivait plus d'une fois, le soir, de ne plus tenir bien planté et même d'être franc fioulè (franchement saoul). Monsieur Bertrand, fervent militant de la Croix-Bleue, proposa, à Richard de signer, pour se préserver de la boisson. Ne voulant pas déplaire au pasteur, Richard signa l'engagement qu'il ne goûterait plus au vin. Certains, au lieu de l'aider à tenir sa promesse, prenaient plaisir à le tenter. Un jour qu'il travaillait dans une ferme, le patron l'invita à manger avec lui la pèçà à méa matinà (un « morceau » au milieu de la matinée) ; il sort le litre de vin, s'en sert un verre et dit : « Je t'offre pas de vin, parce que tu as signé à la Croix-Bleue ».

Richard regarde avec convoitise la belle couleur de la bouteille que le soleil fait luire comme un rubis.

— Il est joli ton vin.

— Je t'en donne bien un peu si tu veux ?

— Oh ! oui, rien qu'un peu, pour y goûter.

Et voilà Richard repris dans l'engrenage.

Monsieur Bertrand, réprobateur :

— Richard, Richard, qu'as-tu fait ?

Richard, confus, pleure comme un enfant et le tentateur rit à gorge déployée d'avoir été plus fort que le pasteur. Et notre Zouave, qui n'est pas bien à son aise, aoubè lou Mégnistrè, sè virà da lou cura et vaï à la messa, co lhi vaù quauqué repas' à la curà.

(...avec le ministre, se tourne du côté du curé et va à la messe, ce qui vaut quelques repas à la cure.)

Le ramoneur mangeait là où il travaillait et couchait dans la feneïra (le foin). Ah ! j'ai oublié de vous dire qu'il fumait une longue pipe. Par prudence, mon père lui faisait poser sa pipe et ses allumettes d'avant' qué s'annar jaire (...avant qu'il aille se coucher.)

Quand il avait travaillé quelque temps, le mal de la route le prenait. Il déposait son matériel au coin d'un calbert (petit réduit), prenait son bâton, son sac, et filait par les monts et les bois, au Meygal, au Mézenc. Il allait faire sa récolte d'« herbes de santé » et revenait les offrir aux citadins. Je me rappelle surtout les racines de gentiane, la mélisse, l'arnica. Quand c'était la saison des champignons, il en rapportait des sacs ; mais rien que ceux qu'il connaissait bien. Il ne les vendait pas, ne demandant jamais d'argent ; mais prenant ce qu'on lui donnait : quelques piécettes de dix sous, pour acheter son paquet de tabac et un verre de vin. Un jour, en ramonant son fournel par en-bas, une pierre tomba et lui creva un œil ; il continua cependant ses tournées de ramonage ; mais il vieillissait et le moment vint où il ne put plus travailler. On le fit entrer à l'hospice des sœurs, à Tence, presque contre sa volonté. Les premiers temps, il ne pouvait pas tempourir au lèit et se cougeavà à terrà, sus' èna flassà (...patienter dans le lit et se couchait par terre sur une couverture). L'hiver, il restait à l'abri ; mais quand venait le beau temps, il fallait rendre sa liberté au vieux chemineau pour qu'il put parcourir la campagne et aller dire bonjour à ses amis. Pour finir, je crois bien qu'on le trouva mort, tombé au bord de la route, sur un tertre.

Richard, mon vieil ami, j'aime à me rappeler ton regard souriant et clair. Tu vivais au jour le jour, comme les lis des champs et les oiseaux du ciel, ne t'amassant point des trésors sur la terre : ton seul trésor, c'était la liberté.

A propos de Richard, il me revient en mémoire un incident plutôt comique. Un soir nous avons gardé le Zouave pour manger la soupe avec nous. Nous avons aussi la visite d'une nièce de ma mère, de Saint-Etienne. Ma mère avait fait une soupe aux poireaux à la saison où ils commencent à monter et font un peu le fialouze (sont filandreux). Donc, ma mère avait servi une écuelle de soupe à chacun, et chacun, alléché par le bon fumet, s'apprêtait à la savourer avec une bonne « pièce » de pain de seigle. Mais voilà que cette soupe ne « descendait » pas bien et de la raurir, de la virar èn sa gorgeà ; et dèngus, n'ausavà rien dirè, surtout lous invitas' la trézian couma pouyan'. Mon père avala bien quelques cuillerées de broueït (bouillon) ; mais comme

il était plutôt difficile pour le manger et guère patient, il repoussa son écuelle au milieu de la table en disant à ma mère de la remuer, de la tourner dans sa gorge ; et personne n'osait rien dire, surtout les invités qui avalaient comme ils pouvaient...

— Au diablè tous porès, aco èis ma de fiaous', donnà m'aquellà soupà au chi. Et vous autrès, fources pas à la mangéar. »

( — Au diable, tes poireaux, ce n'est que de la filasse : Donne cette soupe au chien ; et vous autres, ne vous forcez pas à la manger. »

Le chien avait donc eu sa bonne part de soupe dans sa petite oulettà (marmite) sous la table, et le lendemain, on connut une partie de l'énigme. Ma mère trouva au fond de l'oulette du chien un petit paquet de filasse de chanvre. « Le Darbou » (la Taupe) avait lapé le bouillon et laissé prudemment les fils. Mais comment cette filasse était-elle venue dans la soupe ? Ma mère avait dans le coin, à côté de la bouillotte du fourneau, une quenouille garnie de filasse. Quelque mauvais plaisant avait dû tirer une poignée de chanvre et la jeter dans la marmite où bouillait la soupe. Mais qui ? Comme mon fiancé était venu passer l'après-midi à la maison, ma mère avait tout de suite porté ses soupçons sur lui :

— Aco èis toun Parisien qué nous a fat' aquellà farçà !

Et moi, de prendre sa défense :

— Aco èis pas ellé, mouma, n'en siou sûrà !

(...— C'est ton Parisien qui nous a fait cette farce... — Ce n'est pas lui, maman, j'en suis sûre.)

A bien y réfléchir, on a pensé qu'une flotte de chanvre était malencontreusement tombée dans la bouillotte découverte où ma mère avait puisé l'eau chaude pour sa soupe.

### III. — LOU FINOU D'A CHARDAIRE.

On l'appelait lou « Finou d'à Chardaire ». Un de ses « grands ou reïre grands » (grands-pères ou arrières grands-pères) devait être cardeur de laine dont les tisserands du pays fabriquaient la serge rugueuse pour les « cubertous » (couvertures) ou la lourde « estoffa pour les brayes d'homme et les manteaux des bergères » (étoffe pour les pantalons d'hommes et les manteaux des bergères).

La Finou avait un frère célibataire ; ils habitaient une petite ferme, actuellement délabrée et sise au haut de la route de la Grand-Font'. Paysans, ils vendaient, aux «

citadins » du Chambon, le lait de leurs deux ou trois vaches, les œufs de leurs poules et les picodons de leur chèvre. La Finou soignait les bêtes. Elle était sourde coum' èna pellà (comme une poêle) ; mais elle comprenait les regards et les attitudes de ses bêtes. Et celles-ci devinaient ce qu'elle leur disait de sa voix aiguë et monocorde :

— Té, té, bédinà, bedinà, olvo, olvo... Ti, poulou, ti...

Son meilleur compagnon était son « Micou », un chat noir aux yeux d'or. Dès qu'elle était assise devant sa fenêtre pour « brouchiller » (tricoter), Micou lui volait sur les genoux et que je frotte ma tête contre la poitrine, et que j'embrouille la laine, et des ronrons... Finou faisait semblant de la bousculer :

— Garà tè d'aqui ; vaï courr' èn pauc après lous rats'.

Mais lou Micou amava meis anar durmir aou caïré d'au fourneau. Ço qué devia arribar, arribèt. Quand lou féoc èra crèbà, moun Micou arpialavà din lou four pèr far sa pragneïra, bien tchaoudèt, bien tranquillou. En vespré, per boutar la soupà, lou Finou sarrà lou four sans veyré lou tchat' et acuéba l'ou féoc. Enà pugnà après l'autrà de balays eïssutch', aco flambà dè biaïs. Lou pauré Micou poua bè mioular, hurlar et gratter, lou Finou n'aurè et faï èn féoc d'enfer. Tout d'èn cop, Ihi semblà sèntir la lanà brûlà : Vira èn paouc autour d'au féoc, badà lou four : lou tchat' es estira, tout rasti. Lou tir'à terrà et sort' èn bramant, èn plourant :

— Aïe, moun moundé, aï fa rastir moun paouré Micou ! Lou Bouan Diaou mè perdouné !

Et lou vesis : — A maïs, lou Finou èi venduë simplà !

(— Gare-toi de là ; va courir un peu après les rats... Mais le Micou préférait aller dormir au coin du fourneau. Ce qui devait arriver, arriva. Quand le feu était crevé, le Micou grimpait dans le four, pour faire sa sieste, bien au chaud, bien tranquille. Une après-midi, pour préparer la soupe, le Finou ferme le four sans voir le chat et allume le feu. Une poignée après l'autre de genêts secs, cela flambe comme il faut. Le pauvre Micou pouvait bien miauler, hurler et gratter, le Finou n'entendait rien et faisait un feu d'enfer. Tout d'un coup, il lui sembla sentir la laine brûlée : elle tourna un peu autour du feu, ouvrit le four : le chat est étiré, tout rôti, elle le tire à terre et sort en criant et en pleurant : — Aïe, mon monde, j'ai fait rôti mon pauvre Micou. Le Bon Dieu me pardonne / Et les voisins : — Le Finou est devenu simple ! /)

## VI. — LE JEUNE VACHER.

Tcharlou ! (Charles !) Tu me permets bien de te donner encore ce nom familial du temps où je t'ai connu, gamin d'une dizaine d'années ? Trois générations nous séparent ; mais nous avons poussé nos racines dans le même terroir ingrat de granit et de

basalte, sur ce rude plateau vellave, parmi sa population paysanne attachante malgré son austérité mais qui ne manquait ni de bienveillance, ni d'humour.

Dans cet enracinement commun, dans cette atmosphère aux senteurs amères et toniques des pins et du serpolet, nous avons puisé une sève nourricière spéciale qui nous a marqués pour la vie. En bien des points, cela nous permet de communier malgré notre différence d'âge et d'optique.

Avant de faire entrer en scène notre vacher, je veux le placer dans son véritable cadre, dans l'ambiance et le style de vie de notre petite bourgade, il y a une bonne quarantaine d'années. La situation a tellement évolué au cours de ces derniers lustres, qu'elle est inconcevable pour les nouvelles générations qui n'ont pas vécu ce changement.

Notre modeste bourg campagnard commençait à peine à s'ouvrir au tourisme importé par l'œuvre des « Enfants à la Montagne » du pasteur Louis Comte. Si cette ouverture apporta au pays peu fortuné un afflux de ressources économiques, elle lui fit perdre son charme rustique. Nous, les anciens nous nous surprenons à lui en vouloir un peu d'avoir défiguré notre village où nous nous sentions si bien « chez nous » ; tandis que maintenant, c'est le village de tout le monde, modernisé, sans caractère propre. Nos souvenirs personnels n'ont plus de lieux où s'accrocher, tels des oiseaux dont on a détruit les nids.

La petite gare du C.F.D. et son « tacot », isolé là-haut, au-dessus du tertre des « Acacias », avaient l'air d'un jouet d'enfant. Pour peupler sa solitude, ont surgi des bâtiments neufs : garages, pavillons, bordant « L'Avenue de la Gare ». L'Hôtel des Touristes et l'Hôtel du Lignon ont ouvert la voie à l'équipement hôtelier. Les anciennes petites auberges en pierres grises, sur la route de Tence, paraissent bien désuètes, avec leurs remises à chevaux, leurs vitrines à petits carreaux. Mais là, on connaissait tous ces petits artisans placides, de « bon rencontre » : lou faouré (le forgeron), lou taillièr' (le tailleur) les jambes croisées sur sa « banque », la Louisà qui habillait les communiantes, la Mélanie qui distribuait fil et cartons aux faiseuses de pointes au carreau (faiseuses de dentelle au carreau), et recevait leurs pièces de dentelle de douze « aunes » payées de vingt sous à trois francs. L'Hôtel Central semblait narguer la pension modeste mais très réputée de la Génie qui avait accueilli les premiers touristes.

Le bas village a vu, depuis, disparaître ses chaumières ; le vieux moulin s'est tu, ainsi que le battoir des lavandières agenouillées sur leur caissette, au bord du Lignon, près des « Sautières » : Plus de Chapeloune, de Rosalie, de Poumà per eïssangear lous us et lous aoustrès (pour laver le linge des uns et des autres).

Après le Pont, en face de la maison Frédièr, se trouvait un petit terre-plain ombragé par un superbe tilleul. Que de haltes j'avais faites sous ce dôme de verdure : les deux

filles presque de mon âge étaient mes amies. Le tilleul a été abattu par une hache sacrilège et, avec ses branches dispersées les souvenirs éparpillés.

A mi-côte de la Montée de Molle s'étalait aussi un très vieil et très gros érable qui avait défié bien des autans. Ma mère passait par ce chemin pour regagner « Pey Marti » (Puy-Martin), sa ferme natale, quand, louée comme bergère en montagne, elle revenait y passer un dimanche. Elle faisait toujours une halte sur la murette au pied de l'arbre. Que de fois, moi aussi et mes jeunes enfants, nous avons joué sous cette ombre centenaire. Pourquoi les propriétaires ont-ils fait disparaître ce contemporain du cadet Molle qui, pour brouiller sa piste a, dit-on, fait ferrer ses chevaux à l'envers.

Je ne suis pas contre le progrès et les commodités qui simplifient et agrémentent l'existence. La fée Electricité a été la bienvenue. C'est un particulier qui a monté l'installation « Zoé-Lumière », transférée ensuite à Salettes ; mais seul, le bourg du Chambon en profitait. Quelle fête pour cette inauguration, quelle « débauche » de lumière !

Nous n'avions pas de dentiste ; mais des « arracheurs de dents ». Excédée de souffrir, j'allai un jour chez le père Manet. Il étendit une serviette par terre, me fit asseoir dessus, me serra la tête entre ses deux genoux, et, avec une espèce de crochet, comme pour déraciner un arbre, attaqua la racine de ma dent qui tenait bon : une grosse molaire. J'avais beau rugir, il ne me lâchait pas. Enfin, la voilà dehors. Je m'affale sur le côté en gémissant :

— Aïe, que vous m'avez fait mal !

Il me donne une paire de claques et va me chercher un petit verre d'arquebuse pour me remettre d'aplomb.

Les distractions ? La vie était tellement calme, s'écoulant à un rythme naturel et régulier, qu'on n'avait pas grand besoin de divertissements. Je me rappelle ma première séance de cinéma muet. Elle eut lieu dans la remise de l'Hôtel Chalaye. L'entrée était de dix sous ; on était assis sur des bancs sans dossier et les pieds dans la paille. On attendait avec impatience la scène de la crucifixion. J'étais avec une de mes tantes, une brave paysanne sans instruction, qui croyait vraiment que c'était la réalité : elle pleurait à chaudes larmes en murmurant :

— Ah ! maïs, lou van tuar ! (Ah ! mais, ils vont le tuer !)

Lise, la mère de Charlou, était une femme intelligente, vaillante, énergique, bonne, sans faiblesse.

Des circonstances difficiles l'avait obligée, une fois son C.E.P. passé, à se placer comme domestique. Mais son rêve était de se créer une vie indépendante. Elle se

sentait la vocation du commerce. Avec le pécule mis de côté sur ses gages, elle s'installa un magasin, modeste d'abord, mais qui prospéra à souhait, grâce à son sens commercial, son travail et son économie. Elle avait épousé un brave artisan, elle menait de pair le magasin, le ménage et le soin des trois enfants dont Charlou était le cadet. C'est vous dire que, depuis son plus jeune âge, Lise n'avait pas été habituée à manger le pain de la paresse. Aussi n'entendait-elle pas que les garçons deviennent des « trolleurs de rues » (traîneurs de rues), avec de l'argent en poche dépensé à leur gré. C'est pour cela que pendant les vacances, elle les plaçait dans une ferme, pour garder les vaches.

Donc, vers sa douzième année, un dimanche de juillet, Charlou, le cœur gros, fit ses adieux aux « copains ». Et, son petit balluchon sur l'épaule, noué au bout d'un bâton, il partit à pied, avec sa mère, pour prendre son service de vacher dans une petite ferme, là-haut, au pied du Lizieux. Il n'avait pas oublié de prendre son couteau, attaché par une chaîne à sa ceinture. On peut bricoler tant de choses avec un couteau, en gardant les vaches : tailler un sifflet en tapant sur l'écorce fraîche du bouleau tout en chantant :

— Sabà, sabà, moun fioulot ! (Sabe, sabe mon sifflet !)

faire une roue à ailettes qu'actionne l'eau courante d'une rigole ; creuser dans l'écorce épaisse des pins des canots qui naviguent...

Pour qu'il se sentît un peu moins dépaysé et presque en famille, c'était chez des cousins qu'il allait prendre contact avec la vraie vie campagnarde, auprès d'un couple de vieux paysans n'ayant jamais eu d'enfants. Ils étaient propriétaires d'une ferme de trois ou quatre vaches où, bois et pacages ne sont pas d'un grand rendement. Mais avec l'économie ancestrale des paysans du plateau, ils vivaient bon an, mal an.

Charlou se sentit seul, bien seul ; mais il fallait en prendre son parti : la mère avait décidé, il n'était pas question de récriminer. La cousine, Jeannette, était très bonne avec lui, ne lui mesurait pas le bon lait « bourru », ni les « pièces » de pain beurré. Son mari, Djean-Piarrou, fort jovial, lui racontait des fariboles où le « montagnier » mettait toujours en boîte le « rayol ». Celui-ci croyait battre le record de vitesse en énumérant trois de « ses » arbres ;

— Chastagnier, pommiers, noyers ;

trionphant, le montagnier lui en citait trois en trois syllabes :

— Sap, pi, fau moun foutrau ! »

(...Cbâtaigniers, pommiers, noyers...

...Sapin, pin, hêtre, mon « foutrau » !)

Charlou peupla sa solitude avec ses vaches, son chien « Darbou » (la taupe), les arbres de la forêt. Et, comme il avait un sens artistique déjà éveillé, il goûtait le contraste entre les essences diverses : les bouleaux vêtus de satin blanc, mêlant leurs silhouettes vaporeuses aux pyramides massives et sombres des sapins ; les gros troncs des fayards (hêtres), semblables aux colonnes d'une cathédrale, et, d'ici, de là, le vert lustré d'une touffe d'agrèvous' (houx), les baies luisantes d'un torier (sorbier) attirant les grives.

Et tous les hôtes des champs et des bois ! Quelle bonne occasion de faire connaissance avec eux. Charlou put constater qu'il y en a très peu de malfaisants, si on ne les provoque pas ; même les vipères, fréquentes dans ces pierrailles de « lauzes » (phonolithes) où elles aiment boire le soleil.

Le jeune citadin prenait grand plaisir à éventrer une de ces coupoles couvertes d'aiguilles de pin, sous laquelle loge toute une tribu de bourolles (fourmis). Avec un peu de remords de son acte de vandalisme, il suivait avec admiration l'empressement de ces milliers de bestioles à réparer son agression : en premier lieu, c'était les œufs qu'il fallait sauver...

Son hôte préféré, c'était bien l'eïssirol (l'écureuil) à l'œil vif, élégamment coiffé de son panache, sautant lestement de branche en branche, grignotant, ici, un babès (pomme de pin), là, une faine. De son pipeau, Charlou composait des soli qu'accompagnait le chœur des petits oiseaux.

Mais n'oublions pas ses vaches. Vous pensez peut-être que c'est tout simple et de tout repos de garder quatre vaches et une chèvre, qu'on les lâche dans la prairie et qu'il n'y a qu'à envoyer le chien pour ramener l'indocile qui irait s'égarer dans les pinatées (plantations de jeunes pins) ou serait tentée par les choux ou le trèfle du voisin :

— Vaï querrè la Faïna, moun Titou (Va querrir la « Fayne », mon petit.)

Dans ces petites propriétés, l'herbe serait vite « gâtée » si on y laissait les bêtes manger et piétiner à discrétion. Les prés à faucher sont formellement interdits. Les vaches n'ont droit qu'aux pacages où la faux ne peut passer. Chaque matin, la Jeannette accompagnait Charlou pour « marquer l'abroua », délimiter par des branches de genêt, le coin neuf où les bêtes se régameraient de leur « portion » d'herbe fraîche :

— Il ne faut pas leur laisser dépasser la limite, recommandait la tante ; tu te tiens là, « planté », avec ton bâton, et s'il y en a une « affortante » (qui insiste) tu la « revires » (fais revenir) avec un « pan » sur le nez. Et Charlou, debout, attentif, suivait étroitement la consigne. Les bêtes, goulues, tondaient : les faucheurs n'auraient pas fait mieux. Quand, au bout d'une demi-heure, l'« abroua » était pelée, le vacher repoussait les vaches dans les pacages de deuxième zone, le long des tertres, à l'orée des bois, où les bêtes pouvaient s'égailler et le gardien se livrer à ses menues

distractions et même aller rejoindre le vacher voisin.

Un jour, les taons vinrent s'acharner sur les vaches, et les voilà toutes, qui, la couà levà (la queue levée) se sauvent dans toutes les directions, s'enfonçant dans les sous-bois. Notre Charlou, très inquiet, se demande où et comment il pourra retrouver ses vaches. Heureusement, le petit voisin, plus expérimenté que lui, le rassure :

— T'en fais pas, les vaches seront rentrées à l'étable avant toi, quand tu arriveras. »

La « pragnierà » (l'après-midi), on ne sort pas les vaches. Comme les myrtilles abondent sur les flancs du Lizieux, la tante pensa que la cueillette de ces petites baies noires occuperait agréablement Charlou qui pourrait en manger à discrétion. Elle le munit d'une grande boîte cylindrique qui pouvait en contenir au moins cinq kilos, et qu'il remplirait par petites boîtes. Qu'il en fallait vider des petites boîtes : un vrai tonneau des Danaïdes ! Le pauvre Charlou, vif et remuant, se morfondait à ce travail de Bénédictin. Il faut dire que la Jeannette avait des amis au chef-lieu, auxquels elle avait coutume d'offrir chaque année des myrtilles fraîches cueillies.

Toutes les semaines, on portait aussi au leveur de beurre la poumellà (motte) « accrochée » la veille et tenue bien au frais au mascalou (petite armoire) du bassin. La tante faisait coïncider le cadeau des myrtilles avec la livraison du beurre pour ne faire qu'un voyage. Cela faisait au moins quatre kilomètres à pied. Les voilà en route, la fermière avec le panier contenant la motte de beurre couverte de feuillage, et Charlou avec son grand seau de myrtilles sous le bras. Bien que partis de grand matin, le soleil commençait déjà à chauffer, et Charlou de sa main libre, tenait un parapluie ouvert pour « faire de l'ombre au beurre » afin qu'il n'arrivât pas en « pommade ». Au bout d'un kilomètre, Charlou commençait à avoir la crampe, mais il marchait toujours, sans se plaindre. Enfin, ils arrivent, déposent le beurre chez Rouet qui complimente la fermière et le petit bonhomme. Puis venait la distribution gracieuse des myrtilles. Voici un notable, monsieur le Maire. Avec un sourire mystérieux, il s'adressa au gamin :

— Je veux te faire un cadeau.

Charlou commence à frétiller de curiosité et imagine déjà quelque merveille. Le monsieur sort, du haut d'un placard, un chapeau de toile déjà usagé et, le lui enfonçant sur le crâne :

— Tiens, il est encore bon, il te protégera du soleil et de la pluie.

— J'étais bien un peu désappointé et vexé, me confia Charlou, en me contant l'incident ; mais lorsque la tante me dit : « Remercie bien le monsieur », je m'inclinai docilement ; ma mère m'avait inculqué qu'il fallait toujours avoir l'air content quand on vous offrait quelque chose, même si cette chose n'était guère à votre goût. »

Et par contre, le summum de la politesse pour un petit garçon à qui on tendait une friandise qui lui faisait grande envie, c'était de mettre les mains derrière le dos, de se tortiller un peu, en ayant l'air de refuser : « Oh ! non, merci bien ! » Vieille habitude de nos grands-mères qui, à table, attendaient, par discrétion, qu'on les eût priées deux ou trois fois avant de se servir.

Le dimanche, on faisait relâche pour le gros travail de la ferme, sauf dans le cas où l'orage menaçait et où des gerbes fraîches étaient étalées dans un champ. Alors, on se hâtait d'aller les mettre en « plongeons » (en meules). Parfois même, on attelait les vaches et on allait charger une charretée. Charlou se tenait devant l'attelage, chassant les taons avec une branche feuillue ; la tante, au haut du char, chargeait les gerbes que l'oncle lui tendait au bout d'une fourche.

La matinée du dimanche, l'oncle gardait les vaches et notre vacher libéré, descendait flâner un peu au village. L'après-midi, on allait faire visite à la tante Mélie qui habitait un petit hameau sur l'autre versant du Lizieux. Cela faisait vingt minutes de marche. Charlou, bien étonné, voit la Jeannette enlever ses chaussettes, prendre ses esclots (ses sabots) à la main pour se mettre en route ; par des chemins raboteux encombrés de déchets de « lauze » aigus et coupants : eh ! oui, la paysanne veillait à économiser ses chaussures plus que ses pieds. Sur le trajet, on rencontrait la ferme des « Violettes », une belle construction récente, en moellons de basalte presque noir, enchassés dans une bordure de chaux blanche. Dans son cirque de bois, de rochers, de prairies, elle constituait une retraite idéale de tranquillité et de fraîcheur, avec son air vivifiant. La propriétaire et ses filles avaient eu l'heureuse idée d'y installer une pension de famille où quelques estivants, parents et enfants, venaient faire une tonifiante cure d'altitude.

En passant, Charlou jetait un œil d'envie aux petits citadins qui s'ébrouaient en liberté et lui faisaient signe. La tante le laissait parfois jouer avec eux et le récupérait au retour, à quatre heures, pour reprendre la garde des vaches. L'oncle préférait passer la soirée avec quelques voisins, sous le calabert (petit hangar) à côté d'un litrou (litre), en contant des gandoises ou en rappelant pour la centième fois la généalogie des familles. Ce calabert était une oasis de fraîcheur par les jours de canicule. Une font (source) y déversait dans le bassin de basalte son eau glacée en un jet gros comme le bras. Elle venait du soubassement de la montagne et ne risquait pas de tarir. L'oncle avait prévenu Charlou qu'il ne fallait jamais s'abourner (s'abreuver) à cette fontaine quand on était en sueur :

— Aco té caillera lou sang d'en cop'. (— Cela te caillera le sang d'un coup).

Le jeune novice avait bien envie de frôler le danger : il tirait un peu la langue sous le jet cristallin et chose curieuse, il avait l'impression d'une brûlure.

Le petit exilé attendait avec impatience la réunion de la Favéa qui se tient une

après-midi de dimanche d'août. Si le temps est beau, une foule de paroissiens du Chambon, du Mazet, de Fay, de Freycenet, de Montbuzat, mêlés d'estivants, se déplace pour assister à cette manifestation traditionnelle. Elle a encore lieu, actuellement, dans une clairière du bois de la Favéa, emplacement de choix couvert d'herbe et de mousse, entouré de hêtres centenaires. Clairière qui fut utilisée pendant la période du « Désert » pour les assemblées clandestines. C'est en mémoire de ces temps héroïques de la Résistance Huguenote sur le plateau que se fait cette réunion. Le Psaume des « Batailles » : « Que Dieu se montre seulement... », chanté à pleines voix par des centaines de protestants, y prend une autre résonance que sous la voûte du temple.

Le dimanche de la Favéa arrivait enfin. La tante et Charlou seraient de bonne heure au rendez-vous. Jugez de la joie du jeune vacher de rencontrer sa mère heureuse aussi de profiter du car frété pour l'occasion. Il y verrait les petits copains du Chambon. Pendant les discours des érudits sur Calvin et sur la période du « Désert », nos galopins se feraient leurs confidences en allant manger airelles et empouants (myrtilles et framboises) sur les roches chauffées.

Que les heures de cette après-midi avaient été courtes ! Car, pas de rémission : à quatre heures, il avait fallu aller faire ses adieux pour aller jeter (mettre les vaches au pré) les vaches... Mais c'était la dernière quinzaine d'exil ; on s'était donné rendez-vous pour le reinage (fête votive) du Chambon, le deuxième dimanche de septembre.

Le reinage était, il y a trente ans, une distraction exceptionnelle. La grande place « de Roumezi » (de Romezin) s'emplissait de manèges et de stands de jeux de toutes sortes : les chevaux de bois, les balançoires, un mât de cocagne... Tandis qu'aux « bancs » de fruits, les adultes hélés par le Capitaine ou la Cor ou un Rayol, venaient soupeser les melons, lorgner les auriolles (prunes).

— Tastà m'aco, co èis pas èn la bouchà qua co èis èn l'embougnic 1 (Goûtez-moi ça, ce n'est pas plutôt dans la bouche que c'est dans l'ombilic !)

Dans un grand mouchoir à carreaux, ils emportaient quelques quarterons de frutes (quarterons de fruits).

Le tonton ne voulut pas laisser partir Charlou avec une tignasse hirsute et il le tondit ras, miqué comme un œuf.

— Les copains vont se moquer de moi ? Bah ! j'enfoncerai bien mon bérêt sur le crâne.

Pas de veine ; dans une rude secousse, un camarade décoiffe Charlou :

— Voyez-moi ce paysan, ce montagnier ; avait peut-être pas pris des poux ?

Charlou, tout rouge de dépit, eut bien envie de faire sentir ses poings à l'impertinent ; mais il se contenta et vive la « vogue » jusqu'au soir de ce jour qui marquait la fin de son servage.

En se remémorant ses stages de vacher, Charlou me fit part de quelques-unes de ses réflexions d'homme mûr.

— Maintenant, plus que jamais, étant donné le rythme infernal de la vie trépidante que l'on subit dans les grandes villes, je considère comme un privilège ces haltes saisonnières au sein de la nature, au contact de modestes paysans dont la vie simple et rude se déroule à un rythme humain et non mécanisé. Au seuil de mon adolescence, elles m'ont enrichi dans plusieurs domaines ; j'en ai gardé l'amour et la nostalgie des paysages champêtres. Pour me détendre et récupérer mon potentiel, j'ai besoin de m'évader de la foule et du bruit, de retrouver le calme et une solitude relative qui n'exclut pas les rapports humains, mais au contraire les valorise. Je ne suis pas misanthrope, je suis très heureux d'avoir un cercle de bons amis avec lesquels j'aime à me retrouver pour un repas, une soirée, une sortie en commun. Mais je ne me sens pas disposé à restreindre mes relations à une closerie bien intime, bien étudiée.

Je suis bien de ton avis, lui dis-je ; on risque fort de devenir myope et d'avoir une vie ratatinée comme une de ces prunelles oubliées sur les haies. Le monde des hommes est assez vaste, assez riche et varié pour qu'on ait envie d'en découvrir quelques aspects et de rencontrer d'autres individus chez eux, dans le cadre de leur existence quotidienne, de les voir travailler, peiner, s'amuser et de comprendre leurs réactions propres. S'il est une chose que je regrette maintenant que je suis handicapée, c'est de n'avoir pas mieux profité de ma validité pour voyager et connaître au moins les diverses provinces de notre France. Il est vrai qu'aujourd'hui, avec le cinéma ou la télévision, on peut passer d'un continent à l'autre en restant tranquillement assis dans son fauteuil. A défaut de mieux, il faut bien se contenter de cet ersatz de voyage. Mais cela n'apporte pas la vraie détente physique et mentale d'un dépaysement. Et surtout, il y manque les contacts humains. Rien ne remplace la chaleur d'une poignée de mains, la sympathie enclose dans un sourire ou une salutation ; même si l'on ne parle pas la même langue.

« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage... »

-----  
écrit par Elisabeth DARCISSAC (1892-1971)  
paru dans Cahiers de la Haute-Loire - Année 1973  
corrigé par René ROYER en 2019



*L'auteur, Madame Darcissac, « le Menissou ». (Dessin de Verilhac).*



*Samuel et la Mariette, les parents adoptifs du « Menisson ».*